



Naguib Mahfouz  
Prix Nobel de littérature

Sindbad / *ACTES SUD*

Naguib Mahfouz  
Prix Nobel de littérature

Sindbad / *ACTES SUD*

Photographie de couverture :

© Fouad Elkoury

© Actes Sud, 1997

Prix Nobel de littérature en 1988, Naguib Mahfouz est né au Caire, en 1911, dans une famille de la moyenne bourgeoisie. Après une licence en philosophie, il entre dans la fonction publique et publie en 1939 un premier recueil de nouvelles, *Un souffle de folie*, suivi de trois romans historiques, à la manière de Walter Scott, qui reçoivent un accueil mitigé. Il commence à attirer l'attention de la critique, comme du grand public, lorsqu'il entreprend, au lendemain de la guerre, la publication d'un cycle de romans réalistes, dont les plus aboutis sont *Passage des miracles* (1947) et *Vienne la nuit* (1949), foisonnantes chroniques des quartiers populaires du Caire. Mais c'est surtout la *Trilogie* (1956-1957), où il restitue avec une grande minutie l'histoire sociale et politique de l'Égypte entre les deux guerres, qui l'impose comme le maître du roman égyptien, et plus généralement arabe.

En 1959, Naguib Mahfouz fait paraître, sous forme de feuilleton, dans le grand quotidien officieux *al-Ahram*, un roman allégorique, *Les Fils de la médina*, qui lui vaudra les foudres des autorités religieuses, sous le prétexte d'avoir transposé l'histoire sainte dans les faits et gestes du petit peuple du Caire. Mais, loin d'en être affecté, il prend un nouvel élan avec *Le Voleur et les chiens* (1961), critique à peine voilée du régime, qui sera prolongé par plusieurs romans et recueils de nouvelles, notamment *Le Mendiant* (1965) et

*Dérives sur le Nil* (1966), dans lesquels il met en relief, sous une forme plus abstraite, le désarroi et la désillusion des intellectuels.

La défaite de juin 1967 accentue ce désarroi, comme en témoignent deux remarquables recueils de nouvelles, énigmatiques ou absurdes, *La Taverne du chat noir* et *Sous l'abri du bus*, publiés tous les deux en 1969. Mais Mahfouz revient au roman dès 1972 et, depuis, ne cesse d'en publier, ainsi d'ailleurs que des nouvelles, pièces de théâtre d'un seul acte, scénarios, faisant preuve d'une étonnante capacité à se renouveler, notamment dans les nostalgiques *Récits de notre quartier* (1975), sans doute l'un de ses meilleurs livres, et *La Chanson des gueux* (1977), ambitieuse fresque sociale. Fin observateur des évolutions de la société égyptienne, il dénonce en même temps l'affairisme et la corruption (*Le Jour de l'assassinat du leader*, 1985), analysant dans plusieurs de ces derniers écrits l'imbrication des destins individuels dans l'Histoire.

En publiant dès 1970 *Passage des miracles*, Sindbad est considéré comme le découvreur de Mahfouz en Europe. "La France s'honore effectivement d'avoir été le premier pays européen à traduire l'œuvre de Naguib Mahfouz" a déclaré François Mitterrand au journal *al-Akhhâr* (Le Caire, 25.10.1988).

# Mahfouz par lui-même

## *Une vraie musique intérieure*

Lorsque nous avons commencé à écrire des romans, nous pensions que la forme adoptée par les écrivains occidentaux était la seule valable.

En mûrissant, notre regard s'est modifié, nous avons éprouvé le besoin de nous libérer des contraintes subies. Mais une telle libération passe par un processus spontané, et non par le projet délibéré de s'écarter du modèle et de briser les formes existantes.

Pour y parvenir, l'écrivain doit trouver la mélodie issue de son être profond, que cette mélodie le ramène au passé ou le conduise à la modernité, ou encore l'incite à renouer avec l'art du récit. La question en somme est celle-ci : les autres écrivains n'ont-ils pas fondé de nouveaux modes d'expression artistique, pourquoi n'inventerais-je pas un style qui me soit propre et qui convienne à ma nature ? En ce qui me concerne, la révolte contre tout ce qui relève du classicisme occidental s'est accentuée au cours des quinze dernières années. J'ai gagné plus de confiance en moi, j'ai recherché plus loin en moi-même la petite musique qui dicte mon écriture. Le choix de la *haddouta*\* comme forme de narration est un des signes de cette évolution, je pense en particulier à *La Chanson des gueux*. Après cette expérience, j'ai essayé de puiser dans la veine des *Mille et Une Nuits*.

Je tiens cependant à préciser un point. L'imitation, qu'elle reproduise des modèles anciens ou modernes, demeure une prison. L'important, pour l'écrivain, c'est de trouver le style qui s'accorde avec sa personnalité. Bien entendu, l'écrivain occidental a commencé en même temps que moi cette quête d'identité, mais lui ne souffrait d'aucun complexe, sa culture n'était pas inspirée de modèles étrangers. Nous autres, les écrivains des pays dits en développement ou sous-développés, nous pensions que la découverte de notre véritable identité littéraire n'était possible qu'au moyen d'un étouffement de notre personnalité ; autrement dit, la forme romanesque occidentale était sacrée, s'en éloigner était un parjure.

J'en arrivais à penser que le rôle de notre génération était de produire des romans convenablement écrits ; tel style était correct, tel autre ne l'était pas, et il fallait être du bon côté. Aujourd'hui, mon optique est différente. Le bon roman est à mon sens celui qui se nourrit d'une vraie musique intérieure. Pas plus que je n'imite la *maqâma*, je n'imite Joyce. A vrai dire, rien ne m'exaspère plus aujourd'hui que la vogue de l'imitation, même lorsqu'elle renoue avec des modèles anciens. Ce que j'attends réellement de la génération qui vient après nous – et qui est en train de nous conduire à l'universalité –, c'est d'être fidèle à elle-même. Le jour où non seulement les thèmes, mais aussi les formes de notre littérature seront d'inspiration locale, alors nous pourrons nous vanter d'avoir apporté à la littérature universelle la qualité d'une contribution authentiquement arabe.

Extrait de *Mahfouz par Mahfouz*, Entretiens avec Gamal Ghitany  
Sindbad, Paris, 1991

\*Conte populaire.



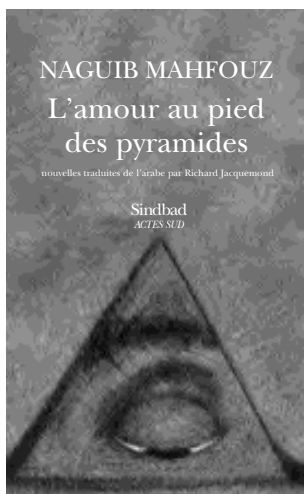
# Le Mendiant

*Roman traduit de l'arabe  
par Mohamed Chairet*

Omar al-Hamzâwi, célèbre avocat cairote de quarante-cinq ans, marié et père de deux filles, éprouve soudain pour sa femme, sa profession, son mode de vie, une vive répulsion. Hanté par la mort, il s'engage dès lors dans une impossible quête, mendiant autour de lui des bribes de vérité...

*Le Mendiant*, dont l'édition originale date de 1965, fait partie du cycle dit "philosophique" de l'œuvre de Naguib Mahfouz, sous-tendu à la fois par une critique désabusée des nouvelles réalités sociales et par les grandes interrogations existentielles. La construction est rigoureuse, le rythme vif, l'écriture dotée d'une forte charge poétique. Un aspect encore inconnu en France du talent multiforme du grand écrivain égyptien.





## L'Amour au pied des pyramides

*Nouvelles traduites de l'arabe  
par Richard Jacquemond*

Tour à tour mystiques, désabusées, absurdes, nostalgiques, réalistes, drôles, ces nouvelles de Naguib Mahfouz, extraites de neuf recueils publiés entre 1962 et 1996, offrent une vision kaléidoscopique de l'Égypte contemporaine. La première, *A la recherche de Zaabalâwi*, l'une des plus célèbres de l'écrivain, tra-

duit la même inquiétude métaphysique qui a imprégné, au début des années soixante, la plupart de ses romans. Dans *Sous l'abri du bus*, écrite juste après la défaite de 1967, l'exploration douloureuse de l'inconscient collectif se conjugue à une féroce critique du régime. Avec *Le Rat norvégien* et *La Tranchée*, les mêmes problèmes sociaux font l'objet d'un tout autre traitement : le ton est désormais à l'humour noir, à l'ironie et au sarcasme, registres dans lesquels Mahfouz a toujours excellé. Enfin, *Une demi-journée* et, plus encore, *Enfance*, nous ramènent au point de départ : à l'enfance – et à la vieillesse –, et à la méditation sur le temps et la mémoire, la vie et la mort, “les questions éternelles” comme dit l'auteur lui-même.

À l'exception du premier, qui date de 1939, tous les recueils de nouvelles de Mahfouz soutiennent la comparaison avec ses romans les plus accomplis. C'est la première fois qu'un choix significatif de ses nouvelles est proposé aux lecteurs français et francophones. Choix raisonné qui révèle la grande diversité thématique de l'auteur, sa maîtrise technique jamais en défaut et son étonnante capacité à se renouveler.

MARS 1997 / 14 X 22,5 / 120 PAGES ENVIRON

# Passage des miracles

Roman traduit de l'arabe par Antoine Cottin

L'impasse du Mortier, où l'on écrasait graines et plantes pour les pharmaciens et les fumeurs, brilla un jour dans le ciel du Caire comme un astre. De quel Caire s'agissait-il ? De la ville fatimide ? De celle des sultans ou des mamelouks ? C'est maintenant un passage, un monde, orné d'un café aux arabesques multicolores. Personnages de Bruegel, de Courte-line ou de Zola, ses habitants vivent le Moyen Âge à l'heure de la Seconde Guerre mondiale : la marieuse, commère magnifique, le cafetier pédéraste et agent électoral, le faiseur d'infirmités, le dentiste profanateur de sépultures, Hamida, perle de ce monde fascinée par un souteneur... mais aussi Sayyid Ridwâne partant pour La Mecque. C'est la cour des miracles du petit peuple du Caire.

PREMIÈRE ÉDITION 1970 / QUATRIÈME ÉDITION 1989 / 14 X 22,5 / 320 PAGES / 110 FF

Naguib Mahfouz, l'un des écrivains égyptiens d'aujourd'hui les plus importants de l'après-guerre, décrit, dans *Passage des miracles*, le petit monde pittoresque et coloré d'un quartier du Caire... En filigrane, les péripéties de la Seconde Guerre mondiale et la présence du colon britannique, à peine rappelées, donnent au livre sa profondeur de champ.

PIERRE MERTENS, *Le Soir*, 1973.

*"C'est par rapport aux siens qu'il faut l'apprécier, et non par rapport à Tolstoï ou Balzac"*, souligne Jacques Berque. *"De ce point de vue, Mahfouz, par l'ampleur du souffle, par l'émotion mesurée, la*

*sincérité, la largeur des problèmes posés, l'exactitude historique, manifeste, avec sa série de romans sur les vieux quartiers du Caire, un progrès décisif sur ses devanciers et quelque avancement sur ses contemporains."* Ces qualités humaines et littéraires sont déjà dans *Passage des miracles* qui le révéla au lecteur arabe en 1947.

JEAN-PIERRE SAID, *Droits et liberté*, 1971.

On aimera ce livre qui nous présente, sous leur aspect cairote populaire, peints avec beaucoup de talent et de pénétration, les passions et les drames communs de l'humanité.

*Bulletin critique du livre français*, 1971.

# Le Voleur et les chiens

Roman traduit de l'arabe par Khaled Osman

A sa sortie de prison, Saïd Mahrane découvre une société changée dans laquelle il n'a plus sa place. Trompé et renié par ceux qu'il aime, déçu et trahi par son maître à penser, Saïd se révolte à travers un parcours mouvementé dans la nuit du Caire où nous le suivons pas à pas, partageant ses souvenirs, ses rêves, ses angoisses, ses espérances, ses rencontres : Nour la prostituée éprise, Tarzan le mastroquet brigand et complice, cheikh Guénidi le sage mystique, Raouf Elouane le renégat arrivé. Le récit, entrecoupé par le monologue intérieur et les flash-back, avance irrésistiblement jusqu'à ce que le piège se referme. Fable sociale ou roman policier métaphysique ?

PREMIÈRE ÉDITION 1985 / TROISIÈME ÉDITION 1996  
COLLECTION BABEL / 11 X 17,6 / 168 PAGES / 39 FF

Naguib Mahfouz, le maître égyptien de la saga, si prolifique qu'on le compare à notre Balzac national, demeure chez nous trop méconnu car traduit à petites goulées, comme pour faire durer le plaisir... et il est infini. Après *Passage des miracles* et *Impasse des Deux-Palais*, *Le Voleur et les chiens*, paru en 1961, offre du Caire une nouvelle image : nocturne, envoûtante pour Saïd Mahrane, tout juste sorti de prison. Une odyssee en forme de fable sociale dont La Fontaine lui-même n'aurait pas renié le titre.

*Le Matin*, 1986.

L'opportunisme et l'hypocrisie, l'absence de respect humain que comporte l'ambition tant politique que sociale, et surtout la trahison, qu'elle soit idéologique ou sentimentale, tels sont les comportements que décrit et dénonce son roman, *Le Voleur et les*

*chiens*. Sobriété et dépouillement y sont les marques de la révolte. Dépouillement des lieux décrits bien plus comme symboles ou métonymies de leurs occupants que pour eux-mêmes, dépouillement temporel d'une action violente et inutile qui ne dure que quelques jours.

NADA TOMICHE,  
*Le Monde diplomatique*, 1985.

Ce n'est pas la moindre des originalités de Mahfouz d'avoir renouvelé sans cesse son verbe, d'avoir exploité toutes les modernités, serrant de près les avant-gardes ou anticipant même parfois sur elles. Et ce n'est pas vainement que certains critiques ont dit de Mahfouz qu'il est en même temps un "ancien" et un "moderne".

CHARIF MAJDALANI,  
*Afrique-Asie*, 1986.

# Récits de notre quartier

Roman traduit de l'arabe par Khaled Osman

Mahfouz – Balzac ou Zola de l’Egypte ? peu importe – décrit le limon humain du Caire. Se souvenant de son enfance, de sa formation, de l’éveil des sens, il nous donne – en soixante-dix-huit séquences qui forment un roman allègre et alerte – un merveilleux livre. Un adolescent y découvre les contes de la cruauté : qui “fait la loi” dans le clair-obscur des ruelles ? Mais aussi les contes de l’innocence : n’a-t-il pas gardé le goût des mûres ? Et entendu le Grand Cheikh invisible qui veille sur le monastère des derviches, cet îlot mystérieux de sainteté, assiégé par le tumulte et la fureur des gueux. Et bénies soient les veuves désirables qui sont providence d’adolescent !

PREMIÈRE ÉDITION 1985 / TROISIÈME ÉDITION 1989 / 14 X 22,5 / 200 PAGES / 100 FF

Avec *Récits de notre quartier*, c’est une autre part du talent de Mahfouz qui nous est révélée et qui ajoute encore au registre connu de l’écrivain. Ici, pas de roman-fleuve, pas d’intrigue durable, pas de personnages omniprésents, mais un art et un bonheur de capter les incidents, les peurs, les troubles ou les merveilles du quotidien. Ici, une perception vive du réel qui n’est pas forcément réaliste, un sens aigu, chaleureux et lucide du populaire qui ne se change pas en chronique populiste.

ANDRÉ VELTER, *Le Monde*, 1988.

Il y a toujours quelque gageure à vouloir faire revivre ses souvenirs avec la fraîcheur – et la malice, la fausse innocence... – de ses yeux d’enfant. Pourtant, le jaillissement de la source est si pur (et la traduction presque toujours

si fluide, heureuse et colorée) que Naguib Mahfouz nous donne l’illusion de l’avoir simplement recueillie.

CLAUDE-MICHEL CLUNY,  
*Le Figaro*, 1988.

Dans chaque ville bat le cœur d’un poète. Que serait Dublin sans Joyce, Paris sans Aragon, Lisbonne sans Pessoa ? Au Caire, à tous les coins de rue, on découvre les traces de Naguib Mahfouz, le Pagnol du Nil. Dans soixante-dix-huit séquences de ce livre, notre Nobel 1988, remonte jusqu’à la médina de son enfance. Nostalgie, nostalgie ! Mélange de souk, de Coran et de patchouli, c’est exquis. Une poignée de gueux, des gosses en vadrouille, des matrones en chaleur et quelques derviches dansent dans la ronde du souvenir.

ANDRÉ CLAVEL, *L’Événement du jeudi*, 1988.

# Le Jour de l'assassinat du leader

*Roman suivi de nouvelles, traduits de l'arabe par André Miquel*

Un vieil homme, son petit-fils, la fiancée de celui-ci : le drame qui va bouleverser le destin de ces trois personnages se noue insidieusement dans ce roman à trois voix avec, en point d'orgue, le reportage radiophonique de la célébration de la victoire. Ou comment l'affairisme et la corruption nés de l'ouverture économique, prônée par le président Sadate, ont rongé les cœurs les plus purs et brisé même les plus belles amours...

Naguib Mahfouz décrit, avec maîtrise et tendresse, le destin inextricablement mêlé de la terre d'Égypte, de son peuple et de ses gouvernants : le jour de l'assassinat du leader sera également celui de l'assassinat du corrupteur.

Les quatre nouvelles qui suivent ce court roman révèlent chacune une facette encore inconnue, pour le lecteur francophone, du génie polyphonique de Mahfouz.

1989 / 14 X 22,5 / 176 PAGES / 100 FF

Le lecteur sera surpris autant par la critique virulente des errements de l'époque sadate que par un style concis, dépouillé, rapide, très éloigné de celui qui fut le sien autrefois. Les nouvelles montrent les étapes de cette évolution ; dans l'une d'elles, *L'homme qui perdit deux fois la mémoire*, l'influence de "l'école de l'absurde" à laquelle Mahfouz fut sensible au tournant des années 60-70, est nettement discernable. Traduit par André Miquel, un arabisant de talent, ce volume constitue probablement, avec *Passage des miracles*, ce qu'on peut lire de mieux de Mahfouz en français.

Les voix alternent, "s'entrechoquent", s'imbriquent, avec leurs charges émotives, leurs couleurs propres, leurs rêves heurtés pour construire un récit au plus près de la réalité, celle des années 60-70, avec les ombres présentes, réelles, palpables de Nasser, des deux guerres contre Israël. Un morceau d'histoire contemporaine, avec ses faits et dates, avec ses croyances, ses mythes et ses supercheries.

ABDELKADER DJEMĀĪ,  
*El Moudjahid*, 1990.

PHILIPPE GARDÉNAL, *Le Monde*, 1989.

# Les Fils de la médina

Roman traduit de l'arabe par Jean-Patrick Guillaume

Sur les ruines de palais fatimides a poussé la Gamaliyya, un quartier du vieux Caire. La vie truculente qui pullule sur ces splendeurs souterraines, celle de ses habitants hérétiques, a fasciné Mahfouz. La Gamaliyya devient le microcosme de l'humanité : ambition et opulence des uns, misère et dérision des autres. Elle s'étend jusqu'à la demeure du héros fondateur, Gabalawi, puissant seigneur aux origines turbulentes, maintenant reclus.

Fastueux roman-parabole où quatre protagonistes s'y succèdent et mobilisent les ferveurs du petit peuple, suggérant les trois révélations. L'un personnifie la force : Moïse ? L'autre la charité : Jésus ? Le troisième l'idéal communautaire : Mohammed ? Le quatrième semble annoncer la mort du divin, provoquée par l'alchimique science.

“On s'étonne de voir la dévotion se scandaliser d'une transposition de l'histoire sainte dans la chronique familière des hommes.” Cet aspect des *Fils de la médina* fut à l'origine d'un retentissant scandale, lors de sa publication en feuilleton dans le grand quotidien *al-Ahram*, en 1959, puis de l'interdiction de publier l'ouvrage en Egypte.

PREMIÈRE ÉDITION 1991 / DEUXIÈME ÉDITION 1995 / 14 X 22,5 / 528 PAGES / 165 FF

Il ne faudrait pas aborder cet authentique chef-d'œuvre pour sa seule aura de scandale : ce serait comme se placer d'emblée dans l'ombre portée de l'obscurantisme. L'ouvrage de Mahfouz est trop tonique, trop inspiré, trop débordant de ténèbre et de vie, il n'a nul besoin d'être découvert au travers d'une grille interprétative (...). Car, s'il n'est pas défendu au conteur d'être aussi philosophe, et sociologue, et poète, et polémiste, il importe d'abord de l'entendre à voix nue, pour le plaisir premier de sa parole.

ANDRÉ VELTER, *Le Monde*, 1991.

Avec *Les Fils de la médina*, nouvel *Opéra de quat'sous* à l'égyptienne, le Nobel 1988 nous pousse à travers les dédales de la Gamaliyya, un vieux quartier du Caire : dans des nuages de kif, une chanson de geste se déploie à la gloire de cet écheveau de ruelles où grouillent des ribambelles de matrones et de clochards, de petits gavroches, de vieux radoteurs, de marchands d'illusions, de trafiquants de haschisch, de vrais paumés et de faux prophètes.

ANDRÉ CLAVEL, *L'Événement du jeudi*, 1991.

# Mahfouz par Mahfouz

ENTRETIENS AVEC GAMAL GHITANY

*Traduits de l'arabe par Khaled Osman*

Naguib Mahfouz s'est laissé convaincre par l'un de ses jeunes compatriotes déjà célèbre, le romancier Gamal Ghitany, de recueillir ses souvenirs. Il raconte son enfance et son adolescence dans les quartiers turbulents et populeux du vieux Caire, ou en Alexandrie ; évoque son premier amour, "le plus grand" ; situe la genèse de ses grandes œuvres ; précise sa conception de la littérature ; parle des cafés où se retrouvaient les écrivains, les cinéastes et les artistes, autour d'un narghileh. Sans oublier les leaders nationalistes de l'Égypte, le président Nasser, et même les Frères musulmans.

1991 / 14 X 22,5 / 176 PAGES / 90 FF

Ces entretiens sont une excellente introduction à l'univers du romancier. On y comprend mieux comment l'inlassable arpenteur du Caire a su trouver dans cette seule cité ou presque la matière d'une œuvre singulièrement universelle.

RENAUD EGO, *Les Lettres françaises*, 1991.

Construits comme une promenade dans les rues du Caire, ces Mémoires dialogués ont le parfum d'un ultime roman, celui de Mahfouz lui-même.

FRANÇOIS GRANON, *Télérama*, 1992.

Ecrivain égyptien jusqu'au tréfonds de son être, celui-là même qui dit avoir les voyages en horreur est bien le citoyen du monde. Par la seule

magie du verbe, ici expliquée et restituée. Un petit livre précieux. Qui donc pouvait mieux parler de Mahfouz que Mahfouz ? Avec pudeur. Pour notre enchantement.

PIERRE AUBE,

*Les Affiches de Normandie*, 1992

Incursion dans l'expérience et la mémoire de Naguib Mahfouz et dans l'espace privé de ses amitiés, détour dans son quotidien au Caire ou à Alexandrie et prélude à la lecture de son œuvre romanesque, *Mahfouz par Mahfouz* est un moment d'intimité que l'on se doit de savourer ; je dirais volontiers : d'écouter.

VALÉRIE MARION, *Arabies*, 1992.

## Ouvrages de Naguib Mahfouz traduits en français :

### *Passage des miracles*

Sindbad / Actes Sud  
1970, 1983, 1988, 1989

### *Le Voleur et les chiens*

Sindbad / Actes Sud  
1985, 1988, 1996

### *Impasse des Deux-Palais*

Lattès, 1987, LGF, 1989

### *Le Palais du désir*

Lattès, 1987, LGF, 1990

### *Récits de notre quartier*

Sindbad / Actes Sud  
1985, 1988, 1989

### *Le Jour de l'assassinat du leader*

Sindbad / Actes Sud, 1989

### *La Chanson des gueux*

1989, Folio, 1992

### *Dérives sur le Nil*

Denoël, 1989

### *Le Jardin du passé*

Lattès, 1989, LGF, 1991

### *Miramar*

Denoël, 1990

### *Les Fils de la médina*

Sindbad / Actes Sud  
1991, 1995

### *Mahfouz par Mahfouz*

entretiens avec Gamal Ghitany  
Sindbad / Actes Sud, 1991

### *Chimères*

Denoël, 1992, Folio, 1994

### *Vienne la nuit*

Denoël, Alif, 1996

### *Le Voyageur à la mallette*

Aube, 1996

### *Mon Egypte*

dialogues avec Mohamed Salmawy  
Lattès, 1996

### *Le Mendiant*

Sindbad / Actes Sud, 1997

### *L'Amour au pied des pyramides*

Sindbad / Actes Sud, 1997

## Naguib Mahfouz a obtenu :

Le Prix d'Etat pour la littérature, Le Caire, 1958

Le Prix de l'Amitié franco-arabe pour l'ensemble de son œuvre, Paris, 1985

Le Prix Nobel de littérature, Stockholm, 1988

Les insignes de commandeur de l'ordre des Arts et Lettres décernés  
par le ministre français de la Culture, 1995



*ÉDITORIAL*

FAROUK MARDAM-BEY  
FATTOUMA HANICHE  
18, rue de Savoie, 75006 Paris  
Téléphone : 01 46 33 25 57  
Télécopie : 01 43 25 48 57

*DIRECTION DE LA COMMUNICATION*

ESTELLE LEMAÎTRE

*RELATIONS PRESSE*

PASCAL JOURDANA (Paris)  
NATHALIE GIQUEL  
(province, Belgique et Suisse)  
18, rue de Savoie, 75006 Paris  
Téléphone : 01 43 54 70 61  
Télécopie : 01 40 51 79 77

*SIÈGE SOCIAL*

ACTES SUD  
LE MÉJAN  
Place Nina-Berberova, 13200 Arles  
Téléphone : 04 90 49 86 91  
Télécopie : 04 90 96 95 25

*DISTRIBUTION LIBRAIRIES*

*FRANCE ET BELGIQUE*

FLAMMARION  
UD-UNION DISTRIBUTION  
106, rue du Petit-Leroy, BP 403, Chevilly-Larue  
94152 Rungis Cedex

*SUISSE*

SERVIDIS  
CH 1261 Chavannes de Bogis

*QUÉBEC*

Diffusion Leméac  
1124, rue Marie-Anne Est  
Montréal H2J2B7 Canada  
distribution Prologue  
1650, bd Lionel-Bertrand, Bois-Briand  
Québec J7E 4H4 Canada

Reproduit et achevé d'imprimer en février 1997  
sur les presses de Impression Façonnage du Centre  
pour le compte des éditions Actes Sud,  
Le Méjan, place Nina-Berberova, 13200 Arles

# L'ŒUVRE DE NAGUIB MAHFOUZ

Prix Nobel de littérature



Sindbad / *ACTES SUD*